

## **Le mot n'est pas la chose**

### **Michel Luçon**

*Michel Luçon, l'auteur de ce texte est bien connu d'un certain nombre d'entre nous puisqu'il est un de nos partenaire de travail dans plusieurs cartels. Bien que ne définissant pas sa pratique comme une pratique analytique, la manière dont il peut témoigner de son style et celle dont il construit son élaboration théorique me paraissent tout à fait opportune à exemplifier l'"extension" de notre champ. J'ai pensé que ce texte pouvait apporter des éléments intéressants à cette question du "Hors la cure", mais jugez-en vous-mêmes.*

*Guy Ciblac*

Il se fait beaucoup de bruit autour d'un acte éminemment silencieux. Je veux parler d'un bruit social. Après plus de cent ans d'instruction publique, savoir lire et savoir écrire, sans oublier l'écrit mathématique, conservent toute leur vivacité comme thème politique. Le politique, à savoir, ce qui concerne le bien public.

Nous - je dis nous parce que nous avons, au moins, ce trait en commun - nous sommes évidemment inscrits dans les visées idéales que notre groupe social se donne, et, a fortiori, à cette place d'adulte qui fait profession de s'occuper des mineurs, les enfants des autres; à cette place d'adulte aussi, mais un peu différemment, lorsque nous recevons nos égaux, les personnes majeures.

Cependant, cette affirmation ne peut nous faire oublier l'écart qui existe entre un projet social dans sa généralité, et la réalisation d'un acte à ce point synonyme de la particularité de chaque personne.

Socialement, il y a donc un enseignement de l'écrit, et cette réalité sociale a un poids, des fonctions. Avec force, elle porte à la conscience les représentations d'une limite, d'un passage, d'un avant et d'un après de l'écriture pour tout individu.

Un avant et un après qui reprennent par analogie le discours historique où l'on désigne l'écriture comme événement. Un accord général existe dans notre culture sur ce constat. Les aspects de cette révolution sont connus de tous.

Mais une remarque sera nécessaire pour ce qui nous occupe aujourd'hui: la convention justifiée qui date les débuts de l'écriture ne doit pas faire illusion. L'approximation couvre des millénaires, et à l'échelle humaine cela revient à dire que l'origine de l'écriture comporte le même caractère d'inconnaissable que l'origine de la parole.

Cela demanderait à être développé; mais, dans le cadre de notre rencontre je souhaiterais prendre appui là-dessus pour troubler l'image que les datations pédagogiques imposent à l'écrit et pour saisir l'occasion d'entendre, à propos de l'écrit, l'expérience de ceux qui n'y arrivent pas en temps voulu.

Rappelons une évidence: l'apprentissage - du moins ce qu'on nomme comme tel - l'apprentissage de la lecture et de l'écriture réussit pour une proportion importante d'enfants. Il n'est donc pas question de considérer comme problématique a priori le parcours que les pédagogies d'enseignement proposent.

Des enfants découvrent leur savoir lire, des enfants organisent leur savoir lire et écrire avec l'école "publique, gratuite, et obligatoire", comme le dit si joliment la Princesse Dézécolle, l'amoureuse du Prince de Motordu. C'est un fait dont il convient de ne pas oublier l'ampleur. Il n'est donc pas question, ici, de taire un examen critique de la fonction scolaire, mais très exactement de dire comment un usage de l'écrit devient possible dans un lieu particulier et qui n'a pas de nom spécifique: cabinet, chambre, bureau, pièce, salle, et pourquoi pas atelier, parloir, boudoir...

Cela revient à se demander comment nous pouvons reconnaître et entendre, à propos de l'écrit, l'expérience de ceux qui ratent le rendez-vous fixé.

Je tiens pour acquis que l'exercice d'un pouvoir lire et d'un pouvoir écrire relève des mêmes conditions d'expérience que l'exercice de la parole. Dans le temps de l'acte, acte qu'on considère comme la manifestation par excellence de la subjectivité<sup>1</sup>, la conscience réflexive ne joue pratiquement aucun rôle; les associations entre les sensations et les perceptions auditives d'une part et les influx moteurs de l'articulation, d'autre part, ne doivent pas grand chose à la maîtrise réflexive ni dans leur réalisation ni probablement dans leur constitution, si l'on veut bien ne pas ignorer l'apport freudien sur la question.

Au moment où je parle, je ne me représente pas les mouvements à effectuer, je ne découvre pas les mots avant de les dire<sup>2</sup>, et ma conscience est entièrement tendue vers celui à qui je m'adresse.

L'acte de parler est à prendre dans son sens plein: ce que j'articule au moment où je veux signifier quelque chose à quelqu'un est l'expérience la plus concrète de mon identité. Je suis-Je parle. Cela se nomme l'énonciation et vous connaissez l'importance de cette distinction d'avec l'énoncé, particulièrement développée par Benveniste, pour la linguistique, et par Lacan, pour la psychanalyse, sans parler du champ de la philosophie.

Une conscience qui ferait de la parole en acte son objet provoquerait une impression d'étrangeté qui perturberait l'énonciation. L'expérience est facile à faire.

L'hypothèse que je mets à l'épreuve peut donc se formuler ainsi: les désordres de la lecture et de l'écriture ont un rapport avec l'embarras voire l'impossibilité pour un sujet de se maintenir avec les signes écrits dans la réalité banale et constituante de l'énonciation.

L'écrit est la parole dans le visible; son espace propre est à deux dimensions; la parole, elle, évolue dans un autre espace, celui de l'audible et de la mimique. Ces espaces sont bien évidemment intriqués. Mais les traces visibles, les traces restantes, durables, disponibles à tout moment, par la force de leur évidence, induisent des comportements réflexifs. Nous sommes alors rapidement pris dans un quiproquo: nous confondons la trace et le tracé

Il convient de donner à cette opposition une certaine densité parce qu'elle correspond à des options déterminantes dans la pratique.

La trace fait partie du monde physique et, en l'absence d'une présence humaine, rien ne différencie la trace de n'importe quelle réalité matérielle.

Le tracé est d'une autre nature, il est une réalité psychique (terme de Freud); il est l'événement temporel pendant lequel des associations se produisent et se modifient. Il mobilise le corps: une excitation de certains groupes musculaires se produit.

La trace écrite ne réintègre sa fonction originelle de langage qu'à l'unique condition qu'un être humain lui accorde à nouveau un tracé, celui de la voix, celui de la main.

<sup>1</sup> cf Benveniste, Leroi-Gourhan, Freud, Lacan

<sup>2</sup> "les dictionnaires nous apprennent peu de choses sur ce que les mots disent lorsqu'ils sont pensés en même temps que prononcés" M. Heidegger, Essais et Conférences, 1954, tr. fr. 1958, Tel Gallimard, p. 208. Voir aussi le mot, le dictionnaire, in Achemine

Si au regard de la langue on peut, à la rigueur, définir le code de l'écriture comme second par rapport à l'oral, au regard de l'expérience subjective de la parole, il y a simultanéité. Les signes écrits, une fois investis, font partie des valeurs du mot<sup>3</sup>

De quels usages de l'écrit suis-je donc témoin en même temps qu'acteur?

Témoin je le suis: je les entends lire, troublés dans leur respiration, dans leur voix; je les vois lire et troublés dans leur regard, comme s'ils traversaient un terrain vague, hésitant, revenant, mêlant leur diction à la mienne lorsque je leur souffle un mot, enjambant les virgules, les points, les paragraphes. Je les vois écrire, raturer, rester en suspens cherchant mon regard, fuyant vers quelqu'autre objet salvateur, essayant à l'infini des justifications apprises, et qui se mêlent de façon surréaliste.

Acteur je le suis également, puisque les formes de l'énonciation n'ont pas d'existence abstraite; elles dépendent strictement des personnes en présence.

A l'instar des parents, je pourrais dire:

"Il me regarde comme si c'était écrit sur ma figure"

A l'instar des parents, je pourrais avoir ce dialogue:

"Les oiseaux volent..., alors? oiseaux ... c'est un nom ou un verbe?"

- un nom, me dit-elle.

(Me, c'est maman)

(Elle, elle a neuf ans de bonne volonté)

- alors? le pluriel de oiseau... Qu'est-ce qu'on met à la fin!

- e-n-t!

Deux remarques qui ne sont pas des hasards de discours, mais où vous reconnaîtrez les, tonalités exemplaires d'une expérience partagée. Étrange et incompréhensible du côté de l'adulte, elle se développe également du côté de l'enfant, étrange et incompréhensible à lui-même; expérience de langage en porte-à-faux.

Je ne suis pas en train de vous dire que les réponses adultes créent le problème. Certainement pas!<sup>4</sup>

Par contre, ces réponses engagent, de fait, l'expérience de l'écrit dans des voies particulières. C'est à cela que nous avons affaire en premier: non pas tant à des carences de l'usage, mais à des usages effectifs, concrets, actuels.

Qu'est-ce qu'on risque réellement quand on lit ou qu'on écrit en faisant trop d'erreurs? Eh! bien, du côté de la subjectivité, on risque un lâchage: impression étrange qu'il n'y a plus personne à la réception! ou alors un auditeur ou un lecteur récalcitrant, méconnaissable, empêtré dans l'incohérence de ce qu'il entend et de ce qu'il voit, et qui lance des appels désespérés à la langue.

Les partenaires abandonnent un usage tel qu'il peut s'éprouver dans l'élan du vouloir dire. Ils entrent et pour longtemps et répétitivement dans des pratiques commentées,

---

<sup>3</sup> Même M. Bescherelle l'énonce comme tel dans l'introduction de ses ouvrages...

<sup>4</sup> Bien malin qui pourrait dire quand et comment un individu débute sa pratique de l'écrit. Tout au plus pouvons-nous avoir un certain repérage des ruptures dans l'usage des signes visibles, et ceci pour chaque histoire particulière à laquelle nous nous trouvons mêlés.

argumentées. Cela devient "le français"<sup>5</sup> et l'exercice devient comptable.

Qu'est-ce en effet que le commentaire, la justification lorsqu'ils se substituent à l'acte?

Nous avons besoin, ici, d'un terme un peu technique, issu de la linguistique: la fonction métalinguistique.

Terme descriptif, il désigne le réglage constant qui se fait lorsque je parle, pour que mon discours présente et ordonne les éléments selon ce qu'autorise la langue que je parle. Cette fonction est constante et le plus souvent hors du champ de la conscience.

Or précisément, si je suis auditeur ou lecteur d'un "fautif", je réagis à ce dérangement que je subis. Je suis immédiatement tenté d'attirer l'attention du "coupable", de forcer sa conscience pour rétablir une codification commune, par l'artifice d'un discours de métalangage. Et ça fait un bruit de tous les diables!

Un tel discours vise la conformité des traces, mais, de fait, il bouleverse les conditions subjectives du tracé. Déplacement donc vers le conscient d'une fonction métalinguistique qui, dans l'usage ordinaire, est essentiellement non consciente. C'est tous les jours et pour beaucoup, moins ça va, plus ça dure. Que d'efforts pour guider un regard, une main! A faire le compte des heures, on ne peut pas dire que ceux qui viennent chez nous soient sans expérience de l'écrit.

Mais: expérience qu'on pourrait dire falsifiée, comme on le dit de la fausse-monnaie, expérience de rupture dans le système des valeurs. Il nous faut lire, vraiment lire, le chapitre IV du Cours de Féminin de Saussure, qui traite de la valeur linguistique.<sup>6</sup>

Ce sont donc des ruptures dans l'usage. Ces ruptures se produisent lorsque le tracé<sup>7</sup> du signe, ou sa tentative, disloque quelque chose, pour l'individu, dans son expérience du langage, au lieu de constituer un temps banal de l'investigation et de l'investissement des mots. N'oublions pas qu'à l'âge de la systématisation de l'écrit, un enfant est encore en train de constituer son langage. Et l'écrit vient se mêler de façon indissociable à l'expérience du mot. Usages en porte-à-faux, avonsnous dit.

Se dégager de l'obsession de la codification, c'est une option dans la pratique; elle permet en premier lieu le déroulement de pratiques écrites réelles, ce qui, déjà, n'est pas une mince affaire.

Accordons-nous un peu de silence, et accordons-lui un peu de silence à celui qui patauge dans l'encre. Nous pourrions alors voir et entendre ce qu'il présente.

Quelques traits remarquables peuvent être facilement recueillis pendant la lecture et pendant l'écriture.

<sup>5</sup> "Le français, ce n'est pas le mot de soleil, plus le mot d'ombre, plus le mot de terre, plus un nombre indéfini d'autres mots et de formes, chacun doué de son sens propre, - c'est la configuration que dessinent tous ces mots et toutes ces formes selon leurs règles d'emploi langagier, et qui apparaîtrait d'une manière éclatante si nous ne savions pas encore ce qu'ils veulent dire, et si nous nous bornions, comme l'enfant, à repérer leur va-et-vient, leur récurrence, la manière dont ils se fréquentent, s'appellent ou se repoussent, et constituent ensemble une mélodie d'un style défini" M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, Tel, Gallimard, 1969, p. 45

<sup>6</sup> F de Saussure, *Cours de linguistique générale*. Édition critique, Payot 1972, p. 155

<sup>7</sup> Tracé: aussi bien l'acte de lire que celui d'écrire.

Pendant la lecture,

\*une intelligence des formes:

*"friand .. lu fri-dan; commentaire: "ça fait penser au dentifrice."*

Auteur, garçon, 10a6.

*"un sac de noix... lu un casse-noisettes, puis, je casse des noix"*

(sac-cas) Auteur, garçon, 12a.

*"cent un s'écrit: 101... lu c'est un secret"*

*"Pour entrer, il fallait payer une somme modique... lu Pour entrer il fallait appuyer sur une sonnette modique "* Auteur, garçon, 12a

*"Je veux aller avec toi lu Je veux aller avoir tout"*

Après lecture silencieuse: *"jus de la treille, c'est quoi ..ah! oui... c'est du lait ??? trai(re) les vaches!..."*

\* des phénomènes insolites:

Lorsque nous notons les transformations du texte écrit, nous sommes dans l'incapacité de savoir ce qui pour le lecteur a fait sens. Nous croyons facilement que la conscience du lecteur est occupée par le mot prononcé. Rien n'est moins sûr. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de vérifier que le mot qui avait été interprété était probablement le mot inscrit dans le texte et pas du tout le mot prononcé, ex: manger écrit dans le texte et interprété comme tel et cependant prononcé nager. Mécanisme probablement analogue à celui du lapsus, qui n'est pas repéré par celui qui le fait.

À l'inverse certains lecteurs corrigent le texte:

*"Il (le ballon de Tom Tom) est crevé depuis un an" ...*

-Ya une faute là (an)!" dit l'auteur, garçon, 7a6.

- Comment l'écris-tu?

- a. deux n, a accent grave, e...

- *Puisque personne ne veut plus de lui, il se construit une petite cabane dans les branches* lu *Puisque personne ne veut plus de moi, il se construit une petite maison dans les arbres*

- Plutôt une petite cabane!... dit ce garçon de 9a, tout en vérifiant dans le texte, et trouvant effectivement le mot "cabane" bien à sa place, s'exclame: "Ah! je préfère!..."

À l'écrit,

\*des résurgences du discours métalinguistique:

"Choux... y a tout le temps un x, c'est un mot invariable";  
"La beauté ... c'est une qualité..., c'est un adjectif";  
"La forêt... c'est un complément de lieu";  
"Son ... c'est pour les choses; sont c'est pour les personnes";  
"J'aime pas écrire c'est mieux de parler; quand on parle y a pas d'exceptions"  
Auteur, garçon, l 4a / 'école

\*une interprétation fractionnée:

"jusqu'en haut écrit jusquand huit"  
"genre écrit germe"  
"Je fais partie écrit je vais partir"

\*les conduites

"J'ai pas envie d'écrire.. j'ai écrit tout le temps à l'école"

Une adhésion, pour ne pas dire une adhérence à la parole de l'adulte: *des pêches*; insistance sur "des" qui provoque l'écrit *des péched* ! (*des* devient nom de la lettre *d*)  
Et combien d'autres blocages ou fuites...

Qu'est-ce qui se trouve déplacé dans ces lectures et dans ces écrits, et pour qui?

Des rapports sont modifiés, des rapports signesréférents et des rapports signifiants-signifiés dont nous attendions confirmation.

Les messages sont différents de ceux que nous avions anticipés; ils perturbent un texte qui avait commencé à s'organiser pour notre pensée. D'autres rapports se manifestent, surprenants; mais sont-ils dépourvus de cohérence?

L'enjeu est d'importance: ou bien nous signifions à l'autre qu'il est potentiellement hors sens (et combien disent leur adhésion à ce verdict qui leur vient autant de leur expérience que du discours effectif des autres...) ou bien nous lui signifions en acte que sa lecture est une lecture, et que son écrit est un écrit

Alors que l'envie est forte de couper court, et que le mépris se justifierait d'un "mais! c'est n'importe quoi!", est-il possible de faire crédit à l'autre et ne pas nous mettre hors d'atteinte de ses signes?

Deux conditions au moins à cela:

\* une conception de l'écrit fondée autrement que comme une représentation seconde, instrumentalisée de la parole;

\* et un remaniement de la position du lecteurauditeur que nous sommes.

La cheville ouvrière du premier point pourrait être cette formule:

*Il n'est pas possible d'écrire n'importe quoi.*

J'ai beau tourner la proposition dans tous les sens, essayer d'en affaiblir l'affirmation, je suis obligé de m'en tenir à ceci. Toute forme écrite, pour peu qu'elle soit articulée à un vouloir dire, présente un rapport organisé signifiant/signifié. "L'esprit ne contient pas de

formes vides, de concepts innommés", écrit Benveniste.<sup>8</sup>

Reprenons Saussure: "... dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs"<sup>9</sup> . "La langue est encore comparable à une feuille de papier: la pensée est le recto et le verso; on ne peut découper le recto sans découper en même temps le verso".<sup>10</sup>

Rien de distinct dans la pensée qui ne le soit en même temps comme unité de langue. Comment en serait-il autrement dans la réalité de la parole? et de l'écrit?

Le tracé réussit l'opération symbolique lorsque la positivité de la lettre s'efface. Comme le fait remarquer M. Merleau-Ponty: "<sup>11</sup> ... c'est bien un résultat du langage de se faire oublier, dans la mesure où il réussit à exprimer".

D'un point de vue théorique, cela se déduit de la définition des signes linguistiques comme "entités oppositives, relatives et négatives". Deux exemples brefs suffiront à ouvrir la voie.

Ce garçon a neuf ans et montre dans les premières rencontres que vraiment tout serait mieux que de prendre la plume. Ne pas l'enfermer dans sa peur, faire en sorte que l'écriture ne soit rien de plus qu'un moment de cette chanson de gestes qui constitue la rencontre...

Nous sommes assis en face à face, une feuille et chacun un crayon. Survient un de ces moments où l'écrit est l'énonciation même; le sujet se trouve lié au signe qui s'impose à lui, forme et sens accomplis:

Moi : - j'ai fait (proposé à son écriture).

Lui : - *j au faid*<sup>12</sup> ah! mais j'ai écrit "froid"

Moi (cachant la trace pour éviter l'interférence) : - eh bien! oui! "froid"

Lui : *froid* (en même temps qu'il écrit, il dit "chaud")

*chaud*

*l'eau*

*la douche*

*la tété (la tête)*

(Là, un phénomène compliqué qui présente un mélange de références à la syllabe et à l'épellation; en effet une lecture syllabée donne "té-éte". Pour ne pas laisser s'installer la confusion déstructurante, j'écris la syllabe:

Moi:- *té*

*té* (constat de la similitude et de la répétition)

il a tété

Lui: - *il a tété*

*le lait*

*le bébé*

*j'ai froid*

*il a fait*

*j'ai fait*

<sup>8</sup> E. Benveniste, P.I.G.I. NRF, 1966. p. 51

<sup>9</sup> op; cité p. 166

<sup>10</sup> S. Saussure, op. cité, p. 157

<sup>11</sup> "La prose du monde, p. 15

<sup>12</sup> en italique, ce qui est écrit

L'hypothèse peut être faite que la figuration "f. .d" opère une fonction idéographique (froid); la pensée surgit forme et sens disponibles, associés à l'antonyme (chaud). Les groupes vocaliques (au!ai/oi) se trouvent dans cette séquence correctement redistribués.

Je considère pour ma part que le rendez-vous est là et qu'il s'agit de ne pas s'y dérober, car il faudra dans la succession des rencontres de fréquentes confirmations de la validité des signes, pour que tel ou tel perçoive la puissance organisatrice de ses propres tracés.

Autre illustration. Un autre garçon, même âge, ne sait pas lire. Poser les yeux sur une feuille semble une aventure complètement déstructurante. Là encore je passe sur la chanson de gestes. Apparemment pas de formes écrites constamment disponibles: même *maman papa* sont traversés de bouleversements. Les premières formes réellement écrites et ensemble:

*na-na!*

Ah! les nanas... Une jubilation intense, reprise comme une connivence, la semaine suivante. Plus, au passage une grossièreté choisie... Bien. La quête est engagée. C'est même un texte qui commence à s'écrire: un nom de copain, le verbe être ou faire, le nom d'un animal

*Sébastien est un singe etc*

Oui etc... parce que la feuille est emmenée à la maison, lue à l'école, augmentée de plusieurs autres collées bout à bout. Un livre, dit-il, dont il me parle avec fierté.

Voilà pour la dynamique. Ce travail de mise en équation ( $x = y$ ) se poursuit; équations vitales, humanisation de la réalité, systèmes de références investis.

L'âne est évoqué par son cri, pas par son nom.

*hi han* (écrit par moi, lu par lui)

Un autre nom, un autre animal. Puis on tourne la page, on en arrive à

*Thibault fait l'âne*

- "l'âne" ?... Mais on l'avait déjà écrit derrière!...

Une lettre ou un groupe de lettres<sup>13</sup> opère une fonction de passeur présent-absent. Il faut l'entendre exactement comme c'est dit: "âne" ou "hi-han" lequel est au verso lequel est au recto?

Ça lui donne de l'élan à ce garçon, le voilà qui joue des consonances et des oppositions d'écriture:

*Alexan...* "en... en personne"!

Marquons bien ceci: il n'y a de lecture ou d'écriture que dans l'évidence du "c'est ça"; pas de graduation dans l'accès au sens, chaque unité produit un effet de sens. L'acte lexique requiert toujours cet indice: le surgissement. Les signes s'imposent à celui qui les produit, quel soit par ailleurs leur degré de conformité au code.

"Il y a dans toute expression et même dans l'expression par le langage, une spontanéité qui ne souffre pas de consignes, et pas même les consignes que je voudrais me donner à moi-même"<sup>14</sup>, souligne Merleau-Ponty

---

<sup>13</sup> Une caractéristique des perturbations lexiques: l'identification de la lettre et l'agencement des groupes semblent aléatoires à un observateur extérieur.

<sup>14</sup> Merleau-Ponty, la prose du monde, p. 122



Une relation est établie entre un élément et des paradigmes qui lui confèrent son existence (unité différentielle). L'activité consciente prolonge le thème de pensée à la condition que d'autres représentations soient accessibles et soient jugées acceptables par l'instance moïque.

Du côté de la théorisation, la question de l'unité est primordiale. Comment se forment les unités dans le temps de l'énonciation écrite?

Une relation statique de la lettre au son qu'on tient pour élémentaire est peu pertinente pour ceux que nous rencontrons. Ils sont, me semble-t-il, dans une autre aventure subjective, et leur contact avec les lettres les confrontent non pas à un manque de sens, mais à une dissociation des effets de sens.

Le tracé de la lettre, l'agencement des lettres, donnent lieu à des ré-interprétations des mots connus; des réseaux de correspondances surgissent de façon incongrue, rejetés le plus souvent par la conscience. Ces phénomènes ont la structure de l'association libre telle que Freud en ouvre l'intelligibilité. Ils sont internes à tout discours; mais perturbants lorsque la maîtrise des formes signifiantes est soit insuffisante soit construite dans l'artifice.

Je vais donc, pour terminer, essayer de nommer quelques aspects de ces phénomènes. C'est le deuxième point annoncé plus haut: un remaniement de la position du lecteur-auditeur que nous sommes.

Ce qui a été dit jusque là concernant le langage induit l'image d'un sujet parlant aux prises avec sa mémoire et la fonction de l'oubli. Il faut revenir à la scène concrète pour interroger maintenant la fonction de la rencontre et dégager quelques traits qui la spécifient. Toujours l'homme parle à quelqu'autre humain. Telle est la condition du langage.

En faisant référence à Freud, je suis conscient de risquer tous les malentendus, parce qu'on ne peut pas dire que la relation de nos métiers avec les perceptions freudiennes soit limpide.

Au passage je ramasse quelques petits cailloux, pour la route.

"La conscience n'est qu'une qualité (propriété) - de plus nullement constante - du psychisme"<sup>15</sup>, toute représentation qui vient à la conscience est un effet de processus inconscients constamment à l'œuvre (c'est le concept freudien de représentation, *Vorstellung*); l'activité psychique est orientée (c'est la théorie des pulsions).

Avoir appris le langage, disposer d'une réserve suffisante de mots, de règles syntaxiques pour les combiner, pouvoir en disposer à volonté (du moins en apparence) ne change rien au fait que l'énonciation, le dire, la profération du langage soient soumis à des processus dont Freud décrit la logique. Logique de passage, de circulation, possible, ou encombrée, ou interdite, entre trois systèmes.

Certaines mises en scène attirent l'attention parce qu'elles posent une question, de façon directe et comme seuls les enfants ont l'impudeur de le faire: qui me regarde écrire et qui m'écoute lire?

Quelle espèce d'autre es-tu pour ce que je suis en train de signifier? La dynamique vivante d'une telle question n'est pas du champ de la réflexivité; elle est interne au message.

On ne peut passer trop vite sur la complexité des refus de l'écrit. Des écritures sont parfois jetées, balancées, ou maltraitées, comme une parole qui aurait "renoncé à se faire reconnaître" non seulement de l'autre mais de celui qui l'énonce. Ces violences internes sont

---

<sup>15</sup> S. Freud, Résultats, Idées, Problèmes II, p. 294

souvent masquées, policées, mais elles sont vives et tenaces. Les négociations sont longues, multiples.

Vous connaissez ces mises en scène.

main qui cache l'écriture,

regard qui quote l'approbation,

"fermez les yeux"

"retournez-vous"

"devinez ce que je vais écrire"

écritures "chinoises" "arabes", tracés qui simulent le rythme d'un texte,  
"lisez!..., moi, je sais ce que ça veut dire...!"

Combien de figures, de trouvailles qui me déplacent, moi, et qui me font regard présent-absent? J'y perds parfois des plumes! Il doit bien y avoir une sagesse dans toutes ces inventions...

Un souvenir de lecture de Lacan, à propos de la parole:<sup>16</sup> "... dans sa fonction symbolisante, elle (la parole) ne va à rien moins qu'à transformer le sujet à qui elle s'adresse par le lien qu'elle établit avec celui qui l'émet, soit: par la vertu du don qu'elle constitue."

Très concrètement mes attentes sont souvent prises à défaut. Je dis un mot, il ou elle en écrit un autre; je l'entends faire le projet d'écrire ceci ou cela et c'est autre chose qui surgit. Que faire? Est-ce un chaos? Ou bien cela a-t-il une cohérence que le mouvement seul peut découvrir? Que vais-je faire? Rappeler à l'ordre, imposer un mouvement rétrograde pour que le mot projeté soit absolument écrit, ou bien, suivre l'augure du tracé tel qu'il est?

Il va falloir régler les irrutions dans l'écriture qui se déroule, ne pas entrer là-dedans comme dans un moulin, ne pas confondre l'erreur et l'ignorance.

Pour l'ignorance, la réponse est le don, gratuit; il se fait sur le mode de la conversation, écrite celle-là, la forme est donnée, écrite, disponible, offerte. Seule compte la façon dont l'enfant la prend, et ce qu'il en prend. On ne lui demandera pas de rendre des comptes là-dessus, parce qu'il faut des temps renouvelés pour que la nouveauté trouve sa place.

L'erreur, elle, relance la quête de la mémoire; et seul celui qui écrit peut savoir s'il s'agit d'une erreur, il le sait parce qu'il questionne son texte, ou ce qui revient au même, parce son texte le surprend, et que cette lecture ne le laisse pas muet. C'est l'exemple de "froid".

À suivre les développements de ces effets, des implications apparaissent.

Une remise en cause de la symétrie relationnelle que suggère habituellement la notion d'échange et de même concernant la relation de l'oral et de l'écrit: l'écrit n'est pas le symétrique du dit, leur relation est une combinatoire plus qu'une relation de substitution. Quelle est la particularité de l'écrit? L'expérience personnelle et la littérature ne conduisent-elles pas à cette question: qui est l'autre de l'écriture?

Poitiers, mai 1997

Michel Luçon

---

<sup>16</sup> J Lacan, Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse (Congrès de Rome 1953), In Écrits, Seuil, 1966, p. 296